

Vadim Kozovoï

## A propos. L'homme russe...\*

A propos. L'homme russe, cet étrange animal « eurasiens », tout aussi grégaire qu'individualiste, pas plus humble, soumis, fataliste de l'ornière, qu'inapprivoisable bagarreur et nomade, ayant autant de recoins et de peine dans l'âme qu'au cœur de sourire et de rires sur soi-même, — ce sujet mal typé, dans sa masse sans contours, est d'abord, chimiquement et incorrigiblement, une variable à base saisonnière. Pour vous en convaincre, relisez à loisir *Eugène Onéguine* avec ses digressions aux rythmes solaires ou, si la preuve vous paraît un peu courte, plongez-vous dans le flot toujours frais des *Années d'enfance du petit-fils Bagrov*. Et puisque rien en nous, aux limites de nous-mêmes, malgré le fléau qui se veut final, n'a dans ce noyau cédé ni craqué depuis l'âge quasi préhistorique d'Aksakov et de Pouchkine, et que si, en effet, les souffles déjà parmi nous s'appauvrissent, leur fatigue ne nous use que venant de la terre ou des airs, assumée plus ou moins sous toute latitude, méfiez-vous bien, lecteur, de nous ranger utilement, à si peu de frais pour une bonne tête universaliste, entre les familles ou espèces soi-disant archaïques. L'Apocalypse efface-t-elle les durées ? Avec quelle pierre montre serait-elle niveleuse ?... Cette barbarie fort distincte des saisons qui, à tour de rôle, nous submergent, incendiaires, qui embrasent, réveilleuses à coups de fouet, nos espaces intérieurs sans chape ni soupapes, qui, dans une zone du temps soudainement nul, linéaire ou cyclique, s'entre-égorgent, s'entre-éventrent et s'entre-dévorent, tout en refusant, à la pointe de leurs marées carnassières, de s'enchaîner en une suite d'histoire ou de musicalité continue, — cette abrupte, d'attaque en attaque, netteté, chaque fois, toujours la première, en nous volcaniquement retentie, fait peut-être que nous ne connaissons qu'à peine telle superbe monotonie qui s'appelle ailleurs *littérature*. Cela dit et l'économie d'énergies étant de règle dans ce monde des plus hautes tensions, avouons qu'en matière de saisons, nous sommes assez singulièrement nombreux à n'y discerner que deux cas de figures ou figures tout court. Et encore ce ne sont que deux jumeaux.

(Ne pourrions-nous, ici bien présents, complices parmi d'autres de l'inextricable, faire effectivement, bien que non fortuitement, comme je ne sais quels retardataires gêneurs, partie d'une antiquité tout autrement ancienne, celle, toujours là, de *l'éternelle répétition*, avec ses rites des origines et ses dures fêtes cosmogoniques ? Tout procès ou tout alibi mis à part... Notre langage lui-même qui puise, impénitent, aux racines, muni de

---

\* Postface pour un livre traduit du russe, avec trois pièces faussement théâtrales.

l'intonation flexionnelle, n'est-il pas plutôt un seul immense pléonasme, une tautologie pure et simple sans rivages ? Même si, comme on m'en fait la remarque, toute langue qui vit ne peut être autre chose, le degré n'en serait pas moins révélateur...)

Sur l'hiver et sur le printemps russes, sur leur franche robustesse intraitable, sur ce qu'ils ont de bon sens sans ambage tranchant, cosmiquement ou au-delà, on n'en dira jamais assez — ni assez juste. Jamais ? Non, des pages là-dessus, et quelles pages ! on en a à foison, de toutes les couleurs, mais là justement où, sous mille et un masques, ils entrent dans notre vie pour en faire une histoire, fût-elle peu réjouissante et à maintes vaines reprises, là, *des deux côtés*, règne presque un vœu de silence. Nous y sommes pourtant, voilà qui est sûr, à fond et à mort ! Pourquoi donc un tel éloignement, si douloureusement peu commun, si, paraît-il, grotesque dans ses molles alternances, entre le vécu de cette trempe et son dire indigent qui touche au mutisme ? Les proverbes, idiomes, locutions qui fourmillent, n'en seraient-ils, même les plus vifs et coriaces, qu'une monstruosité distinctive ou une éphémère consolation de pacotille ? Pourquoi, on se le demande, sauf le temps de ces ruptures qui, de loin en loin, ravagent et font date, rien qu'une interminable, hors des temps, mélodie ? Nos chansons les plus vieilles en savent bien quelque chose, mais déjà, comme le reste des témoins, elles s'envolent, battent, à perte de vue, d'une aile... En écho, petit à petit, *l'hiver* se vide de ses corneilles, *le printemps*, à la dérochée, de ses martinets... Alors tant qu'on y est, on saisit à ras de terre des demi-mots, par eux deux crachotés à la ronde, on s'efforce de les rendre plus audibles, d'imiter ou de reprendre la voix de leur trajet, pour ainsi s'assurer un peu de notre sort qui n'est raconté par aucun voyageur. Triste tâche ! On n'est là d'aucun navire, on ne suit ni ne poursuit aucun sillage, et l'on n'a, au lieu des braves sirènes suicidaires, sans trêve pilotant le récit dans le vide, que leur cousin obscurément germain : ce Sirine le chthonien et l'immémorial, l'oiseau extralucide des nuits pleines, vaguement paradisiaque dans la brume, lointainement hébété sur sa lourde branche, qui se perd et se reperd dans son appel chantant, trop glacé celui-là ou bien trop débordant, plus intermittent encore qu'erratique, et dont l'arbre repère est transi des racines jusqu'au bout de chaque feuille... Saisir ? Imiter ? En reprendre le trajet ? Tâche triplement insensée !... Voix d'appel où rien ne se promet ni même ne se profile sauf une ombre de menace plus opaque. Seul le chant très ancien en porte l'accent ; mais comment s'en rappeler les paroles ? Car l'oiseau nous le crie, à l'encontre de ses cousines, du fond de sa terrestre détresse qui annonce : sans parole, pas de voix pleine, ni de délais accomplis, ni de promesse spacieusement salutaire ! Venir en aide à sa plainte, c'est se trouver soi-même... mais quoi que nous tentions, rien n'y fait, peine perdue ! La mémoire se rebiffe, les mots sourds se hérissent, les bras nous en tombent et retombent les mains vides, et c'est là subitement, à l'étroit de misère, dans l'étau de dénuement pire que toute amnésie, qu'intervient une fois de plus pour trancher par surprise la loyauté saisonnière. C'est de ces mêmes racines, prises entre deux silex, l'hivernal contre le printanier, que surgit un jour, aussi gris que tout autre, en réponse enfin à ce bref signe d'oiseau, une étincelle assez brusquement folle pour ne demander à rien ni

personne des *accords* ou des *références* afin de s'inscrire, en nous et dehors, textuellement comme ça lui *chante*. Remercions !

(Remercier, ici, n'aurait pas de sens si l'on n'était pas impardonnable. Pas d'excuse, en l'occurrence, pour ce mythologème empesé et restant de surcroît en l'air sans plusieurs précisions qui s'imposent. En voici du moins une. Ame perdue avant l'aube ou sinon messenger ambigu de l'Éden, cet oiseau ensorceleur de ténébreux augure, venu de nos légendes pour hanter tant de nos rêves, puis, à l'approche de 1917, tant de nos poésies, est surtout, par l'amplitude de son ombre, dans ses modulations heurtées, âpres mais vides, un beau monstre démesurément *lunaire*, c'est-à-dire *en deux sens* malheureux aux yeux de ceux qui, l'inflexion aidant, n'ont toujours pour le soleil que les mots souriants, le plus intimement tendres. Quelle folie alors, quel très haut mal du pays les poussent subitement à croire qu'il n'y a qu'à faire un bond d'un semblant de syllabe, triste apparence consonantique, au vocable du monde ou à son verbe souche, du regard qui transperce sa propre dépossession au seul globe injecté de tous les sacrifices ? Rien, dirais-je avec Rozanov, ne nous fut plus contraire, sinon plus fatal, que toutes formes de délire lunatique et d'adoration de la lune. Mais rien en revanche, — c'est ce qu'on appelle le prophétisme russe, — ne nous tenta plus, d'un ravage à l'autre, que cette beauté ailée difforme sans nid, que son cri à remplir — jusqu'au bout ! — d'avenir, de parole et d'espaces.)

Nées donc dans des circonstances autrement saisonnières que ne pourrait les imaginer, loin des rudes largesses continentales, une de ces têtes confusément flottantes, hier maritimes, demain océaniques, quoique toujours accrochées avec ce qu'il leur reste de cordes au cactus poussiéreux de leur passé tellurien, les trois feuilles ci-inclues, précédées sur leur tige de plusieurs aussi étourdiment vertes, m'eussent peut-être moins aidé, dans leur halètement mitraillé, à franchir telle vallée, tel ravin d'épouvante de nos lieux indicibles, qu'elles ne m'avaient entrouvert, au point juste d'un désastre à suivre, ce grand large *jusqu'à l'autre bout du monde* où s'évanouit — intact ! — le sourire de Gogol.

L'effroi contre l'effroi ? Or, terrifiante, elle l'est, cette suprême étendue, à l'instar du grand ciel ou plutôt comme sa sœur siamoise, non par une quelconque surface trop unie, jalonnée çà et là de distances trop lisses et de sonorités gloutonnes de voyelles, non pas à cause de ces mirages voraces qui, hallucinations ou fantômes, de très loin, en haute mer, à bout de bras emportent le marin, car précisément, on l'a bien déjà dit, sous une telle avalanche de clarté, on voit tout, chaque grain, et l'on n'y voit plus goutte, tout contour, toute image, toute figure de rapprochement ou de rapport s'y dissolvant à l'infini, lequel infini, dans ce « jusqu'à l'autre bout », a tendance à se rouler en boule pas plus grande qu'une pointe d'aiguille, pour ensuite mieux encore éclater en surplus de vastitude, — mais elle l'est surtout par sa rugosité *radicale*, par ses inépuisables pulsations en maraude qui font de notre corps leur champ de saccage, qui tantôt ralentissent, tantôt s'accélérent, se dispersant par-ci, s'enchevêtrant par-là, en la parcourant, ces sans-gêne frénétiques, dans toutes les directions sensées, biscornues, que, tournée à l'envers, elle crée et recrée à travers notre pauvre boussole aux abois...

(Directions — azimuths ?... boussole — ou sextant ?... Frénétiques sont les louves affamées *de ciel* !)

... Cela vous donne des frissons, et pas très commodes, cela vous râpe ou vous vrille jusqu'à l'os, vous remplit du vide rêche à en écumer de rage, — tant qu'avec la voix, puis, sitôt, à la main, dans le rire, puis avec le sourire, vous ne les rattrapez, ces vibrations de diable, pour, phonème par phonème et syllabe par syllabe, tressauter là ensemble. Est-ce bien terminé ? Croyez-vous qu'ainsi on la bride, la folle bête ? Mais alors, pas du tout ou rien que pour un instant. C'est en vain qu'on fragmente cet élan extrémiste ; on ne joue pas impunément avec tant d'espace qui se soucie comme d'une guigne de nos pendules et de nos éphémérides. Noyé à découvert, rejeté de sa carcasse, frustré du jour, de la nuit, de toute ombre d'objet sûr ou fixe à sa guise, ne faisant que guetter, à perpétuité, tout sens dehors et tout aux écoutes, pourtant bien incarné ou ancré dans une masse qui ne se reconnaît plus du tout, cet étrange bloc hippopotamesque qui sans cesse se dilate, gigotant et dansant, on en est enfin tellement brisé, si *pompé*, si peu fier de ses lourdeurs, tellement *désespéré* de son souffle étroit et myope, qu'on en vient à misérablement supplier je ne sais quel dieu ou maître de l'illimité : « Laisse-moi ! Laisse respirer hors de tes grâces ! » Et le calme revient : honteux.

Car personne, ni moi ni, ce me semble, vous, lecteur, ne dira s'il s'agit là de ce fameux infini qui, selon les experts, ne peut être que décidément mauvais. Moi, pour ma part, je refuse de distinguer ; si mal vraiment il y a, c'est notre insuffisance. Qui, une fois passé ce grand tremblement, en ressortira, — si l'on en sort jamais, — virginalement indemne ? Qui, ayant traversé, aveuglé mais lucide, ces verstes incalculables, saisies dans un mot, n'en gardera pas à vie une nostalgie très secrète où se cache, encore plus secrètement, cette autre force ou volonté qui n'ose plus se nommer parole ni espérance ? Car chacun de ces battements vagabonds, chacun de ces sillons si indistinctement exigeants, si, paraît-il, nonchalamment féroces, s'est transporté en moi, après coup, en écho, comme un appel tout net, sans salive, de la compassion : chacun fut, dans le besoin, *quelqu'un*.

(Ce cataclysme étant, je suppose, en tout point pareil à notre venue au monde ou, plus exactement, à notre naissance à la parole, faut-il croire que nous ne déchirons le voile qu'en grand nombre scandé, à travers une telle multiplicité de voix ? Car personne ne choisit avec qui, en quelle dette, en gage de quelles destinations communes l'espace l'accueille et le fait un des siens. L'oubli a-t-il, comme on aime à le penser, cette même extension où chaque motte, chaque bas-fond aient leur compte et leur mot à dire ? En tout cas, de ces rythmes, êtres vivants et irréductibles, nous témoignent, on le devine, mille *ornières* gravées par certains accents sur nos roches de plus en plus sourdes. Inutile donc de les saisir par l'imagination ; tout ce qu'en forçant la main, ils nous demandent et redemandent, c'est leur nom. D'où chez quelques-uns, par réciprocité, cette pitié inclément, implacable, qui dénombre... C'est d'ailleurs ainsi que je comprends Gogol, ce *nominatif* par excellence, quand il dit que seule la poésie pourrait en fin de compte, dans son épanouissement, offrir à l'homme russe le sentiment — et la chaleur réelle ! — d'être chez soi et avec tous les siens, dans la maison enfin retrou-

vée. S'il avait seulement su que, banni de lui-même, irrévocablement sans feu ni lieu, l'homme en question, ou ce qui en reste, de maison n'aurait que ces rythmes mouvants... Tout le monde, certes, eut une occasion de spéculer sur la commune demeure poétique, mais cette fois, à n'en plus douter, on se trouve devant une réalité largement extériorisée. Rien à voir, cela va de soi, avec la vente du vers ou de ses simulacres ; ce fait ne s'apprécie qu'en grandeurs négatives. Personnellement, avec ce qui nous arrive, je voudrais qu'on me dise où est notre *dehors*, où est notre *dedans*...)

Une histoire strictement personnelle ? Sans doute. Comme ces deux silex, cet oiseau de malheur et ce sujet bizarrement sans contours... des nébuleux, des intermédiaires. Quel que soit le contexte, on n'attend, droit au but, que le texte, et l'on n'a certainement, avec tant d'urgences, toutes extrêmes, que parfaitement raison. Pourvu qu'on n'oublie pas, trop pressé que l'on est, qu'une histoire, toute histoire, non seulement n'a pas de protagoniste qui en dise tôt ou tard le fin mot, mais qu'elle n'a pas non plus le moindre complexe, si bien qu'à moins qu'une autre histoire, plus vaste (ou qui s' imagine telle), ne vienne l'engloutir par l'image d'un miroir, sa direction, ses aiguilles ou ses flèches peuvent à tout moment s'inverser et se réinverser. Dès lors que les chats redeviennent tous gris et, la queue en trompette, sortent de l'imaginable, qui saurait au juste où commence le texte, où s'achève le contexte, et réciproquement, et ainsi de suite ? Ce qu'on sait en revanche à coup sûr, le plus naturellement du monde, c'est que cette confusion n'est pas née d'hier, qu'elle nous vient des racines même de l'arbre langagier, et qu'autant, — espérons-le contre tout espoir ! — que celles-ci nous tiennent, ou retiennent, en haleine, chaque mot est toujours à récrire, chaque écrit toujours à relire, et chaque bête, dans sa grisaille de sosie, toujours à discerner et à redécouvrir. Ce que fait d'ailleurs, quand elle le fait, cette vraie mule têtue qu'est le poète qui ne s'occupe ni du rapprochement des lointains, ni de la réunion des inconciliables, mais qui vit dans le monde des absolument semblables et n'est discernement que dans l'identique.

Là je m'avancerai, sur ma lancée, encore plus. Toute expérience particulière, fût-elle la plus fermée ou bien le plus atrocement banale, soit-elle russe, aztèque, hottentote, en pure perte ou sans la moindre trace, — pourrait-elle, et surtout à l'extrême d'elle-même, ne pas nous engouffrer tous tant que nous sommes ? Considérez-la comme un mauvais rêve, — Tolstoï sur ce point ne réfute pas Shakespeare, — mais alors n'importe quel rêve serait celui du monde qui, à court de voix (et non de ressemblances, il en est repu !), nous y sollicite, tel ce Sirine appelant (un rêve lui-même, et des plus éveillés), pour qu'on lui rende toute latitude, tout le large de la parole. Resterions-nous imperturbables ?

(Mais nous le restons... *qu'il nous laisse en paix* ! Nous nous armons même, pour cette sacro-sainte paix, soi-disant jusqu'aux dents, et pendant que ce large dans nos trous se ratatine, que sous nos carapaces s'étrangle ce rêve, on voit venir de toutes parts des « voyageurs de l'espace » et l'on doit se prêter à toutes sortes de logorrhées dont les plus étonnantes, avant la culbute, nous parviennent des indéchiffrables « conférences du désarmement ».)

Pourtant là où nous sommes avec vous, lecteur, nous autres exilés de nulle part, de nous-mêmes, la parole qui se croit *bien écrite*, ne se dit pas ou plus parole, tandis que l'écriture sur ses gardes, tapie devant ce qui est longtemps déjà là, s'estime fort stoïquement, sous une charge de contraintes faites de repentirs, de remords attardés, obligée aux rigueurs franchement monacales et à la misère tout érémitique. Cette retenue ou pudeur mêlée d'affolement, que l'on aperçoit, rouge d'insomnies arctiques, dans le regard muetissime de Giacometti, mais qu'on attribuerait bien à tort aux ressorts contractés autant qu'architendus de Kafka, elle ne nous montre que plus cruellement la blancheur chauffée à blanc de cet autre merle parmi les volatiles qui voulut un beau jour s'appeler Rimbe. Qu'il eût à la fin, et vite, tranché *néanmoins*, en fait, dans le même sens, sans d'ailleurs ces demi-mesures dont honteusement se délecte le reste, cela devrait, paraît-il, en éclipsant son *aube* (pourtant invisible), en effaçant (quoique non dessinés) ses *caps* ou *promontoires*, nous servir, à cette heure des comptes à payer, de leçon, voire d'ordre le plus formel, pour en finir avec les gros jeux de la voix qui se veut et se fait écriture. Comment, dirait-on, ne pas s'y résigner, sinon ne pas s'y mettre par le choix partagé ? Comment continuer, ne fût-ce qu'en résonance, cet étrange orphisme de désincarnation où, pendant tout un siècle de poésie, la belle voix s'obstina, vaine émule des sirènes, à se dévorer soi-même et à dépouiller de sa chair la chose dite ? Comment enfin, parmi tant de miroirs où tout verbe, déjà creux, à vue d'œil rebondit en plus vide et verbeux, — comment donc ne pas y hurler avec les loups et ne pas ululer avec les pires rapaces ? Trop de paroles en spectacle, trop de regards par parole, trop, vraiment trop d'immondices jetés, — sanglantes ou exsangues, mais jamais bouche close ! — dans l'énorme poubelle des yeux lisses, yeux-boutons !

L'heure, dirait-on, est-elle aux roulades ?... Est-elle du moins aux intonations en écho ?

(Comme si, échaudé par le déluge des monstres, le chat indiscernable craignait l'eau de la voix froide et pleine. Alors que celle-ci, *bien axée* dans son lit, *bien prise* dans ses bords aveuglés à l'écoute, abhorre et les vocalismes et les tonalités d'emprunt !)

Qu'en dirait-on encore ? Peut-être ceci : inutile de crier... Qui aurait de nos jours le culot ridicule de prétendre crier sur une énième feuille, quand sans cesse il en passe et repasse des tonnes, toutes bondées, nulles, caduques sous les mégatonnes ?... Inutile de pleurer, de rire, de chanter, inutile de s'entendre comme l'eau des nuées ou comme l'herbe qui pousse. *Chuchotez plus bas ! L'heure est aux obsèques !* Encore faut-il savoir chuchoter... Au lieu de polémiquer, j'irai même plus loin, toujours à la trace d'Arthur l'Ardennais : même se taire, ne sachant plus parler, me paraît, dans notre cas, bien peu de chose. Car, en ce qui me concerne, quant à parler, justement, pour telles raisons précises, ainsi que pour aucune, je ne l'ai pas su dès le début : comme tout le monde qui vient au monde, et plus tard, *encore moins*. Gageons sans trop de risque qu'au point où nous en sommes, quelles que fussent mes circonstances tout à fait singulières, je n'en suis nullement, sous notre vieille lune, un phénomène unique. Ce n'est pas le lieu de gloser là-dessus en termes de sociologie, d'anthropologie, de psy-

cholinguistique ou bien d'apocalypse. L'aphasie, que ne recouvre pas ce nom ? Inutile d'en rechercher les causes dans le magma brumeux de l'oubli et du ressouvenir collectifs. Je me dis pour ma part tout bonnement qu'en cet état de choses, ma vie, si l'on regarde rétrospectivement, n'eut de temps en temps qu'à inverser les aiguilles pour ensuite renverser la vapeur. Une simple constatation... Mais alors tout ce qui sort de cette bouche, rire, murmure, délires, rages, jérémiades, n'importe ! pourvu que le mot soit là, — ce tout, ensemble et séparément, ne peut être pour moi-même que stupéfaction et surprise ! Si je savais encore quelle est cette étincelle qui démêle dans ce cafouillage, qui calcine jusqu'au cri, qui dirige ma main pour s'inscrire *au travers*... Mais je n'y vois rien d'autre qu'une surprise centuplée : pour une fois, j'ai appris à parler ! En serait-ce une pour autrui ? La même ?

Ces trois feuilles donc (si peu ! mais le fossé de Babel...) : lectures par la voix ; il n'y a rien là à se mettre dans l'œil. Rien non plus, je l'espère, pour se boucher les oreilles. A ceux qui aimeraient voir sur scène défilier une histoire, fût-ce celle de la panique, image par image, qui voudraient y puiser quelques refrains éloquentes, tout bons à fredonner pour soi-même et ses proches, prière courtoise mais ferme de s'adresser ailleurs.

(A propos : que la parole, hautement périssable, cherche par écrit à s'éterniser, et même en amplifiant ses incidences vocales, cela expliquerait-il, autour des pages où elle éclate, une foule sempiternelle de figures compassées ? Quoi de plus seyant, sinon de propre à la voix, que ce sourire qui dit tout par-delà tout espace, qui efface le rire sans se mouiller aux larmes et qui, fût-il soufflé, provoqué, ne « répond » ni au provocateur ni à aucune de ses « réalités » ? Rien peut-être qui puisse mieux s'identifier à la délivrance. Si je meurs demain, si je meurs à l'instant, que ce soit avec ce même sourire vagabond qui, fort mal à propos et hors de saison, nous est apporté par le plus vulnérable, le plus, aussi — là où toute chose nous parle, — inepte, fugace et mortel, qu'il s'appelle Vieille Chouette, Allumette ou Nuage. Car il y a toujours quelqu'un par qui l'absurde arrive... ou l'irrévocable démonstration par l'absurde. L'homme russe, encore lui, l'obsédant, l'impossible, qui s'y connaît peut-être mieux que quiconque, n'emploierait pourtant jamais ce terme de cuistres ni même celui, plus neutre, d'anomalie, puisque autant grand rieur que pince-sans-rire, conscient aussi bien — mais ontologiquement, quelle que soit sa foi en son inexpiable étoile, — de l'incongruité de son nom que de l'inopportunité de sa figure temporelle, il *se sait déjà*, tout au fond de lui-même, et il *se dit* dans *le dit* de ses lettres de noblesse — depuis Avvakum l'Embrasé, à travers l'énorme gogoliade, avec le chat *savant mais sauvage* pouchkinien<sup>1</sup>, les « messages » bafouillants de tant d'inutiles, les brusques chamanismes de tant de faux « classiques », avec Dostoïevski-Kirilov, Leskov qui-ferre-

---

1. Chez celui en qui l'on voit pourtant une *plastique consommée*, au début de son poème *Rouslan et Ludmila* : quoique ou puisse accrochée, devant une anse marine, avec une chaîne d'or au chêne verdoyant, cette hête en perpétuel va-et-vient, inspiratrice en même temps du chant et du récit, n'a jamais rompu avec l'ingouvernable parler populaire, ses intonations orales et son « inconscient collectif » à l'état non fixe, non (encore ?) imagé, résolument allitéraire.

la-Puce, le « cirque » de Biely le Volant, celui de Rémizov ou encore de Zochtchenko, Pasternak, Fet ou même Annenski qui déraillent, Oblomov le Lézard ou Gouro<sup>1</sup> qui gazouillent, jusqu'au grand pas dans le vide de Tolstoï, ses *faux coupons* et leur notation brute, jusqu'à telle, mais oui, saillie bouffonne de Stravinsky, telle pataude divination de moujik de Malévitch, tous devant la courte massue éphémère de Harms et, sans cercles ni fond, le tonneau sidéral idiot de Khlebnikov, — dans cette « littérature » de parlants commensaux, d'un festin d'errants au milieu de la peste, ses mots périlleusement déboîtés, cabrioles syntaxiques sur une lame de rasoir, nudité d'intonation agrammaticale, littérature presque autodestructrice, si peu sédentaire, peu « papiérisée », si transitoirement *écrite*..., — puisqu'il se sait donc et qu'ainsi il se dit le plus dangereusement et, pourquoi pas, le plus pathétiquement saugrenu. Soyons francs, souscrire là ne serait point une honte, pourvu qu'on n'y voie pas, dans ces superlatifs dérisoires, un reflet ombrageux de ce rictus que sur certains visages colle une sombre manie d'élection missionnaire, parce que, au contraire, par ces voix qui s'appellent, tout profil, toute mesure ou comparaison se dissolvent « en nous-mêmes » et « autour », sans frontières, dans une communauté infinie de sourire. Non, quoique plus ou moins manifeste, il n'est tout de même pas l'apanage d'une tribu, ce seul code ou langage universaliste, ce sourire des feuilles agonisantes chez Tiouttchev ou celui de la mère de Michaux rencontrant la banquise — *mais pourquoi ?* — de la mort. Car rien n'y serait plus inepte, rien non plus d'aussi fragile, périssable, et c'est à la mort — avec elle ? — qu'en toutes lettres sourit l'éternelle nouveau-née, promise à la parole, reprise dans le silence, *et réciproquement, et ainsi de suite*. Sourire de réflexe suicidaire ? Peut-être. Nous en reparlerons. En tout cas, pour revenir à nos monstres à cinq pattes, quelles que soient leur saison ou bien leur étincelle, n'écrira, semble-t-il, rien de bon celui que, pendant qu'il écrit, n'effleurera en souriant la pensée de l'heureux suicide. Au plus près de l'abysses, pas de mines contrites !)

Mai 1987

Mais pourquoi tant de bruit autour de la plume qu'on laisse ? Qui nous a dit qu'à défaut de souffle, nos songes doivent avoir une vertu dormitive ? Rien de plus simple que de cesser d'écrire... quand la voix casse, que l'écrire s'en lasse, cependant qu'à vau-l'eau (ainsi va, dans le non-dit, ce monde), sans acteurs ni témoins défonçant nos coulisses, continuent le rêve et le large. Rien, avant le rideau, de plus élémentaire.

Quant à une autre paire de manches, le refus ou l'indifférence de publier, qui me paraissent avoir bien plus de poids, sinon de force majeure souverainement insondable, quelles qu'en soient les sources souterraines

---

1. Hélène Gouro : malgré bien des fervents, dont Khlebnikov et Maïakovski, jamais rééditée depuis 1917, sa poésie en fragments de parole ininterrompue, ou plutôt sa voix roucouillante mais ferme terre à terre, fut inscrite par le temps dans le mouvement futuriste.

ou les circonstances de surface à noter, qu'on en demande le pourquoi non seulement à Dickinson ou Tiouttchev, aux mêmes Rimbaud, Kafka et Gogol, mais aussi, en dehors du génie mesurable, par-delà toute réserve, voire tout asservissement, à ceux de leurs semblables qui n'ont pas de nom, crevés tous, selon la règle d'or, comme des chiens, au fond du ravin.

Monsieur Teste ? Pas du tout. Il s'agit là d'un acte accompli, non de sa virtualité occulte. Ou bien ce mot de Tsvétaïeva : « Et si, avec le doigt de Sébastien Bach, l'on ne touchait pas à l'écho des orgues ? » Mais Bach n'est Bach, avec son doigt, que dûment dans les orgues résonné...

Le silence qui éclate dans le cri, perce à travers les voix les plus muettes, il ne se dissimule pas derrière le non-dit.

Pensez-y tout de même ! Là où tout forcément se reflète, où tout, naturellement, techniquement se reproduit, là ne pas se dédoubler, ne pas se multiplier... Même peut-être, si vraiment la marée renverse, sans cachotteries et à découvert ? Ou ne serait-ce là encore que la quadrature du cercle ? Si seulement on pouvait, sans rougir, suivre l'insaisissable Rozanov qui, ayant réuni pêle-mêle en un livre mille éclats de son parler intime, le sous-titre astucieusement, tout sourire, d'un *A titre de manuscrit...*